



Pages 44-45 : Clifford Barney et Pougy / Correspondance saphique
Page 45 : Fiona Kidman / La souffrance d'une lignée
Page 48 : Pablo Casacuberta / «Comment ça s'écrit»

LIVRES



«Il n'y a plus de vrai leader,
c'est ça le drame»

Entretien avec Robert Littell

Robert Littell, chez lui en Normandie, le 18 juin.



Recueilli par
**ALEXANDRA
SCHWARTZBROD**
Envoyée spéciale dans l'Orne
Photos **ADELINE KEIL**

C'est une vieille maison de pierres plantée au sommet d'une colline face à la forêt d'Andaine, dans l'Orne, là même où les Allemands installèrent un gros dépôt de ravitaillement en 1944, pendant la bataille de Normandie. C'est à croire que la Seconde Guerre mondiale poursuit Robert Littell ou qu'il ne parvient pas à en décrocher puisqu'à Paris, il vit place de la bataille de Stalingrad.

En ce jour de juin, la nature explose. Dehors il fait lourd mais dans ce jardin d'hiver protégé du soleil par un magnolia et un immense araucaria, il fait bon. S'il n'y avait ce camembert de Normandie crémeux à point accompagné de fraises des bois du jardin, on se croirait dans une pièce de Tchekhov. Littell n'a aucun regret d'avoir quitté le Lot, où il a résidé trente-cinq ans durant, pour cette maison qui l'isole davantage encore d'un monde dirigé par des hommes qu'il estime peu. A 84 ans, ce grand auteur de romans d'espionnage a fière allure dans son jean et ses baskets, affûté par trente minutes quotidiennes de vélo d'appartement devant les infos en continu sur CNN, ses yeux gris bleu protégés par des lunettes rondes d'intellectuel new-yorkais. Américain mais résident français, il est marié à Victoria, une artiste française qui est sa mémoire. «*Victoriaaaaa!*» hurle-t-il d'un étage à l'autre quand il oublie le nom d'un diplomate rencontré au siècle dernier ou même le titre d'un de ses 20 romans (*la Compagnie, Légendes...*), pour beaucoup situés durant la guerre froide. Le vingtième justement, *Koba*, est presque une fable qui nous transporte dans le cerveau usé et paranoïaque d'un Staline vieillissant confronté au regard d'un enfant. Staline,

LE grand sujet de Littell avec la CIA, sa grande quête, sans doute inlassable.

Dans son bureau sous les combles, des affiches de poètes soviétiques, une corde de montagne et des photos par centaines. Et puis sa montre à gousset, dont il vérifie sans relâche la précision, souvenir de quatre ans de service militaire comme navigateur dans la Navy. «*Le temps est capital*», dit-il entre autres digressions sur les hommes de pouvoir, la mort, la guerre, le journalisme, l'écriture.

Comment l'histoire de Koba vous est-elle venue ?

J'avais envie de montrer le monstre qu'était Staline et mon instinct me conseillait de le faire à travers les yeux plutôt innocents d'un enfant de 10 ans et demi. Un enfant très intelligent que la mort de son père dans d'atroces souffrances et l'arrestation de sa mère ont fait mûrir. La clé de ce roman se trouve dans le premier échange, quand le vieil homme dit à l'enfant «*donne-moi une raison de te parler*» et que celui-ci répond «*je ne sais pas qui tu es donc je n'ai pas peur de toi*», à quoi l'autre rétorque «*je n'ai pas l'habitude de parler à des gens qui n'ont pas peur de moi*». J'avais envie de juxtaposer le côté monstrueux du vieux avec l'innocence du garçon. C'est ça l'intérêt de ce livre: montrer que le monstre n'est pas né monstre et que c'est un enfant qui fait sortir l'humanité qu'il peut y avoir en lui.

Ce roman est donc une sorte de biographie de Staline ?

Beaucoup de choses sont vraies – j'ai lu presque toutes les biographies de Staline – mais le grand avantage du romancier, c'est qu'il peut aller là où les historiens sont prisonniers de la réalité. Quand j'étais journaliste, j'étais prisonnier des faits, aujourd'hui je suis libéré. Je peux décider de me mettre dans la tête de Koba-Staline.

Pourquoi l'enfant s'appelle Leon ?

C'est le nom de mon père. Et la couverture du livre a été dessinée par Jesse, mon fils, qui vit en République tchèque.



Et pourquoi Koba ?

C'était le nom de guerre de Staline en Géorgie, avant la révolution bolchevique, quand il pillait des banques ou organisait des assassinats. Il est très révélateur de sa mentalité : Koba, c'est le nom donné à une sorte de Robin des bois dans un roman très connu en Géorgie, cela signifie que le jeune Staline aspirait à devenir bien plus qu'un gangster. **On en apprend beaucoup sur sa personnalité dans ce livre...**

C'était un personnage passionnant. Un vrai paysan, et il en était assez complexé. Le jour où Boukharine – un grand intellectuel qui avait choisi de soutenir Staline à la mort de Lénine avant de réaliser où il entraînait l'URSS – a été emmené à la Loubianka [siège du KGB, ndlr], il a écrit ce mot, juste avant d'être exécuté d'une balle dans la nuque : «Koba, pourquoi tu as besoin de ma mort ?» En fait, c'était la revanche du paysan sur l'intellectuel. Le plus intéressant, c'est qu'il y a eu deux

Staline : avant 1932 et après 1932. Avant 1932, sa vie est normale : il est amoureux de Nadejda qui a 23 ans de moins que lui, il est secrétaire général du comité central du Parti mais passe ses week-ends, comme tous les Soviétiques de la nomenclatura, dans sa datcha à la campagne où les enfants s'ébattent dans l'herbe. Mais, un jour de 1932, Nadejda apprend, probablement par Boukharine, les grandes famines provoquées par Staline en Ukraine. Elle est si horrifiée qu'elle se tire une balle dans le cœur. Staline en est dévasté. D'autant que, la veille, il s'est disputé avec elle à cause d'une actrice russe avec laquelle il flirtait ouvertement dans un dîner officiel. C'est ainsi qu'après 1932, Staline s'isole, la paranoïa finit par infester son cerveau. Kirov, Boukharine, Zinoviev, Kamenev... le Parti est littéralement purgé à cause de cette paranoïa. Quand il meurt, les trois seuls qui le pleurent sont sa fille, Khrouchtchev et sa

gouvernante qui partageait son lit et qui apparaît dans mon roman. J'ai voulu essayer de comprendre sa monstruosité. Le jeune Leon le force à parler de lui et donc de ce qu'il a fait de sa vie. A un moment Staline lui dit : «*Tu es le seul en qui j'ai confiance car tu ne cherches pas à prendre ma place.*»

Vous auriez aimé rencontrer Staline ?

Oui, bien sûr. Une fois, je me suis retrouvé en présence d'un homme qui aurait dû et pu changer le cours de l'histoire : Alexandre Kerensky, chef du gouvernement provisoire avant la révolution de 1917. Je l'ai interviewé en 1967 lorsque j'ai fait la une de *Newsweek* à l'occasion du cinquantième anniversaire de la révolution bolchevique. La grande erreur de Kerensky a été de maintenir la Russie dans la guerre. S'il avait eu l'idée de génie d'arrêter ça, il n'y aurait pas eu la révolution bolchevique, la collectivisation, Staline, tous ces morts...



Dans le bureau de Robert Littel, des photos par centaines, notamment de ses camarades de promotion en 1956.



Vous le lui avez dit ?

Non, je n'ai pas osé.

Vous avez fait d'autres rencontres déterminantes ?

Oh oui, en 1979. J'avais une énorme admiration pour le poète Ossip Mandelstam, mort au goulag le 27 décembre 1938. Un jour, à Moscou, un ami journaliste américain me donne le téléphone de la veuve de Mandelstam, Nadejda. Je l'appelle, tremblant d'émotion, elle m'invite à boire le thé ! Je me suis retrouvé dans un immeuble pouilleux où de jeunes poètes prenaient soin d'elle. J'étais si ému que je n'ai rien gardé de notre conversation. Je me souviens juste de ces quelques mots qu'elle a prononcés tout bas alors qu'elle me raccompagnait : «*Ne parle pas anglais dans le couloir.*» Cela m'a fait l'effet d'un coup de poignard dans le cœur. J'ai soudain vu défiler toutes les années de souffrance d'Ossip et Nadejda Mandelstam. J'étais si bouleversé que cela m'a pris trente ans d'écrire cette histoire [l'Hirondelle avant l'orage, *Baker Street*, 2009, nldr].

Poutine ne semble pas vous fasciner autant que Staline...

(*Il esquisse une grimace.*) Pour moi, c'est un petit, un opportuniste. Quand il était au KGB, il n'était pas à Berlin, là où tous les grands espions étaient basés. Regardez Trump, c'est pareil, ce n'est pas un grand homme, c'est un opportuniste comme Poutine. Ils ne pensent qu'à semer la merde. D'ailleurs, aujourd'hui, le leader le plus populaire en Russie, c'est Staline, ce n'est pas Poutine ! Les jeunes, pour la plupart, ne connaissent pas le Staline de la famine en Ukraine, du goulag... Pour eux, c'est juste l'homme qui a gagné la guerre. Entre parenthèses, je ne comprends pas que Macron n'ait pas invité Poutine à l'anniversaire du Débarquement. Qu'il n'ait même pas mentionné les morts et les souffrances russes.

Il y a des leaders, aujourd'hui, qui vous intéressent ?

Non, il n'y a plus de vrai leader, c'est ça le drame. Sauf Angela Merkel. Elle a été magnifique de courage et de vision. Le juif que je suis a toujours eu un problème avec les Allemands. La première fois que je suis allé en voiture de Paris à Brest-Litovsk, cela m'a mis très mal à l'aise de traverser l'Allemagne. J'ai visité Auschwitz et Bergen-Belsen pour essayer de comprendre. Mais je ne comprends toujours pas. Angela Merkel, elle, par son geste magnifique d'ouverture aux migrants, a voulu corriger l'image qu'avait l'Allemagne.

Certains disent que la période actuelle leur rappelle les années 30. Partagez-vous ce sentiment ?

Non, Trump est un autocrate mais il n'est pas Hitler. Le grand espoir, c'est l'Europe. Macron s'est mis en tête de la solidifier, il va avoir du mal mais on va voir, je mets beaucoup d'espoir en lui.

Vous êtes américain, vous avez un point de chute au Maroc, un autre à Paris, cette maison dans l'Orne, un fils en Espagne, un autre en République tchèque... Où vous sentez-vous chez vous ?

Ici, en France. Je n'y sens pas du tout la montée de l'antisémitisme. Dès qu'un jeune avec une kippa se fait agresser, on crie à l'antisémitisme. Et Netanyahu fait tout pour que les juifs de France émigrent en Israël. Mais le danger est bien pire pour les juifs en Israël qu'en France ! Les institutions en France sont solides. Et dans quel autre pays bénéficie-t-on aussi facilement et gratuitement de soins de santé ? Sans compter la laïcité ! En Amérique, ce n'est pas comme ça, croyez-moi. Même Obama était obligé de finir ses discours par «*God bless America!*»

Le journalisme ne vous manque pas ?

Non, j'étais sûrement un mauvais journaliste, trop impressionné par les gens puissants. Souvenez-vous de Kerensky. Et puis, tiens, cette autre anecdote. Un jour, je vais interviewer Henry Kissinger, il était

conseiller à la sécurité nationale. Dans son bureau, au sous-sol de la Maison Blanche, il y avait un globe terrestre cassé, j'ai vu ça comme une métaphore du monde sur lequel il régnait. On savait que le pouvoir de Kissinger venait du fait qu'il avait quatre à cinq fois par jour Nixon au téléphone. A un moment, son téléphone sonne. Je lui demande : «*C'est le Président ?*» Il acquiesce. Je sors de son bureau et là, je vois une jeune femme qui prend en sténo la conversation avec Nixon. Et je comprends que Kissinger enregistre tout pour le jour où il rédigera ses mémoires. Mais je ne l'ai pas écrit. Pendant des années, je disais à mes copains en riant : «*Mon vieux, si tu dois séduire une femme à Washington, c'est celle-là !*» Et des années plus tard, je tombe sur ce gros titre du *New York Times* : «*Kissinger enregistre ses conversations avec le Président.*»

Mais s'il y a un leader américain qui était charismatique, c'était Bobby Kennedy. Je l'ai rencontré un jour avec un ami journaliste bulgare, il y a une photo de nous trois dans mon bureau. J'étais persuadé de rencontrer le prochain président américain !

L'après-guerre froide ne semble pas être une source d'inspiration pour vous, vous y revenez toujours...

J'ai écrit un seul livre situé bien plus tard, *les Enfants d'Abraham* (Denœl, 1998). Je voulais montrer la folie des extrémistes juifs d'un côté qui disent «*Dieu a donné ces terres à Abraham*», et la folie des extrémistes palestiniens qui disent «*on était là avant vous*». Quand Shimon Pérès, avec qui j'ai écrit un livre, est venu en 1933 de son shtetl, il disait que le slogan qui le motivait alors, c'était «*les juifs sont un peuple sans pays, la Palestine, un pays sans peuple*». Et quand il est arrivé à Jaffa et qu'il a vu tous ces Arabes, il n'en a pas cru ses yeux. Cela dit, on ne peut pas en vouloir aux juifs de vouloir avoir leur pays.

Mais la guerre entre chiites et sunnites, la rivalité entre



l'Arabie Saoudite et l'Iran, la montée du jihadisme, cela ne vous inspire pas ?

Pas encore.

Si vous étiez journaliste aujourd'hui, sur quoi auriez-vous le plus envie d'enquêter ?

La Palestine et Israël justement. La tragédie qui se joue là-bas me touche beaucoup. Mais qui voir ? Mahmoud Abbas ? Bof. Marwan Barghouti, oui, ça, c'est une bonne idée. Le drame, c'est qu'on connaît tous les termes de la solution, on n'a rien à négocier, tout est sur la table. Je suis conscient du danger pour Israël de voir se créer un Etat palestinien car si le nouvel Etat évolue comme Gaza, alors un tir de mortier pourra atteindre les pistes de Ben-Gourion et, au premier tir, les compagnies d'assurance arrêteront d'assurer les vols. Seul El Al continuera, ce qui signifie qu'Israël sera coupé du monde. Le danger est grand, mais il est plus grand encore de ne pas créer d'Etat palestinien. Je me souviens, quand j'ai traversé la région juste après la guerre de 1967, Israël venait de conquérir la Cisjordanie et le plateau du Golan. Un ami juif russe qui me faisait visiter le Golan m'a montré un soir la vallée en contrebas où s'allumaient des lumières et il m'a dit : « Tu vois, à chaque lumière de kibboutz qui apparaît dans la nuit, c'est le monde occidental qui dit "fuck you" au monde arabe, "fuck you". » L'essence de ce qui se joue entre Israël et les pays arabes est là, dans ces lumières de kibboutz, ce n'est pas la terre, c'est l'humiliation.

Vous venez du même quartier que Woody Allen et vous avez fréquenté les mêmes écoles. Que pensez-vous de l'ostracisme dont il est l'objet ?

Oui, c'est incroyable, on a le même âge, on vient du même endroit, on a fréquenté la même école publique, le même collègue, mais on ne s'est jamais croisés. La seule fois où c'est arrivé, c'était à Long Island lors d'un tournoi de poker. Les deux gagnants, c'était lui et moi. Je pense qu'il a été stupéfait de quitter Mia Farrow pour une de ses filles adoptives, il l'a humiliée ! Mais je ne comprends pas qu'il soit blacklisté alors que personne n'a la moindre

preuve de l'agression dont il est accusé. Et pourtant je suis très #MeToo, très heureux que ça bouge enfin dans plein de domaines en termes de parité !

Vous écrivez actuellement ?

Oui, mais je ne veux pas en parler, par superstition. J'en suis au stade des recherches. Je ne comprends pas ces écrivains qui vont dans les cocktails et racontent les livres qu'ils sont en train d'écrire. Moi, c'est mon gagne-pain, je ne dis rien à personne, même à mon éditrice. Seule Victoria est au courant.

Vous avez besoin de conditions particulières pour écrire ?

Non, de rien. Avec Victoria, on voyage beaucoup : au Maroc, où nous passons trois à quatre mois par an ; en Bulgarie, pays pour lequel j'ai une vraie passion, le seul d'Europe de l'Est à ne pas vraiment connaître l'antisémitisme ; l'Espagne et la République tchèque où vivent mes fils Jonathan et Jesse. Je n'ai pas besoin de calme pour écrire, rien ne me gêne, même pas le bruit. Voltaire a dit : « L'inspiration, c'est amener la chaise à côté de la table. » Voilà, c'est ça. Je fais beaucoup de recherches avant d'écrire. Je note et je souligne les livres que je lis avec ce stylo que j'ai toujours dans ma poche. Et quand j'ai fini, je me mets devant mon ordinateur et j'extrait tout ce qui m'a intéressé dans le livre. Et ainsi de suite. Quand toutes les notes sont rentrées dans l'ordinateur, je me sens prêt et je me lance. Curieusement, j'ai déjà écrit le début de mon prochain roman sans avoir la fin. Normalement, quand je commence, je connais le début, le milieu et la fin.

Vous lisez beaucoup ?

Très peu de romans car j'ai deux peurs : que le roman soit si bien que la voix de l'écrivain s'impose à moi ; que cela me prenne du temps de recherche pour mes propres romans.

Comment vous vient l'idée d'un roman ?

Un jour je me réveille et l'idée est là. J'ai toujours pensé que l'on « sent » un livre. C'est comme quand on voit une forêt. Elle est là, tout entière, comme une histoire. Et après, c'est un travail de longue haleine de trouver les arbres qui la composent, un par un. ◆



ROBERT LITTELL
KOBA
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Martine Leroy-Battistelli.
Baker Street, 256 pp., 21 €.



«Le temps est capital.» La montre à gousset de Robert Littell.